

La crise de l'éducation en Belgique

Caractères de la civilisation moderne

Si par civilisation — les Anglo-Saxons disent culture — nous entendons ce « tout complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les lois, les coutumes et toutes les techniques et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société » (E. B. Tylor), nous pouvons dire que l'ensemble de notre civilisation actuelle présente des signes graves de caducité ; ses facteurs constitutifs changent ou doivent s'adapter à une allure telle que le terme révolution est employé à bon droit pour qualifier les transformations qui s'opèrent aujourd'hui.

Comme l'a très bien remarqué Brameld, notre culture actuelle est schizophrénique : elle est notamment caractérisée par un déchirement quotidien entre l'intérêt individuel et le bien général, le désir d'égalité et l'inégalité qui règne en fait, le refus d'une planification nécessaire dans presque tous les domaines et la nécessité ressentie de cette planification, le nationalisme et l'obligation de penser et d'agir à l'échelle internationale sinon mondiale, etc.

En fait, il n'y a plus de correspondance étroite entre la réalité qui nous entoure et nos habitudes de vie.

Cet état de crise mondiale existe au niveau de tout individu, non pas que chacun en soit conscient ou accepte de le reconnaître, mais il est là. Dans notre civilisation occidentale, l'homme connaît ainsi un double déchirement.

D'une part, la culture dans laquelle il a grandi, l'éducation qu'il a reçue lui ont donné l'image d'un monde bien ordonné, de valeurs bien hiérarchisées. Tantôt l'école déduisait « logiquement » cette hiérarchie de principes généraux ; tantôt un raisonnement confortable, ignorant de la véritable complexité du réel, conduisait de la multiplicité à l'unité en apparence parfaite. Or, notre esprit de système, de confort intellectuel est profondément déçu par un monde vivant qui, loin de pouvoir s'exprimer par une seule équation, constitue au contraire une mosaïque d'éléments et même pas un puzzle car, dans celui-ci, toutes les pièces finissent par trouver leur place définitive.

D'autre part, nous sommes animés par des idéaux généreux de fraternité, d'égalité, de charité, etc., alors que la civilisation actuelle nous oblige à défendre opiniâtement, souvent contre ceux-là mêmes que nous aimons sur le plan idéal, nos propres moyens d'existence sinon notre existence elle-même.

Ainsi, la crise, le déchirement existe bien, tant à l'échelle des sociétés humaines — et elle se traduit à ce niveau par des menaces de guerre, par des revendications d'indépendance, par des crises économiques, etc. — qu'à l'échelle de l'individu où elle cause la névrose, la délinquance juvénile, l'anarchisme...

Or, toute crise, toute révolution a une issue au moins provisoire; à l'extrême, elle peut aboutir à la destruction pure et simple, et Valéry nous a durement rappelé que les civilisations aussi sont mortelles. Cette hypothèse ne nous intéresse cependant pas, le néant ne posant plus de problèmes éducatifs! Nous avons heureusement toutes raisons de croire que notre civilisation finira par trouver un nouvel équilibre, mais là doivent s'arrêter nos prédictions.

Il reste néanmoins vraisemblable que la population mondiale continuera à s'accroître au moins pendant un certain temps; que la technique progressera encore, que des pays ou des continents hier encore passifs sur l'échiquier politique joueront un rôle prépondérant, que le rapport travail — loisirs continuera à se modifier et pourra même s'inverser. Encore ne sont-ce là qu'extrapolations.

Une certitude reste : notre civilisation *changera*.

Critique de notre système éducationnel

L'EDUCATION TELLE QU'ELLE S'OPERE EN BELGIQUE ARME-T-ELLE NOS ENFANTS POUR CE MONDE «AUTRE»? NOUS REPE-TONS NON, car ELLE NE LES ARME MEME PLUS VALABLEMENT POUR LE MONDE D'AUJOURD'HUI.

Sans nous embarrasser de définitions compliquées, nous pouvons dire que l'éducation poursuit normalement un double but : transmettre à la jeune génération un héritage culturel qui lui permettra de s'intégrer dans la société dans laquelle elle vit, mais aussi faire en sorte que, conservant toute son énergie créatrice, elle devienne un élément dynamique dans cette société, c-à-d. qu'elle continue à la faire progresser.

Malheureusement, ces deux objectifs ne sont actuellement plus atteints dans une mesure suffisante. Nous dirions volontiers que l'école transmet plus à nos enfants l'héritage de leur grand-père que celui de leur père, en d'autres termes qu'elle transmet plus une image du monde d'hier que de celui d'aujourd'hui et qu'elle ne favorise pas assez l'attitude critique et créatrice sans laquelle il n'y a pas de progrès.

Il existe donc une disparité entre l'éducation et la civilisation, ce qui constitue un facteur essentiel de la crise dont souffrent nos enfants. Or, comment pouvons-nous expliquer une situation aussi anormale, l'attitude naturelle de la génération des parents étant de transmettre son acquis à ses enfants?

La première raison est que les structures et les programmes éducatifs ne sont pas l'œuvre des parents ou l'expression d'une consultation démocratique mais bien celle de quelques techniciens. Nous ne versons certes pas dans une utopie dangereuse selon laquelle le contenu de l'éducation pourrait être déterminé au gré de la fantaisie de groupes parfois irresponsables. Mais nous avons tout autant de raisons de nous délier du système actuel, où la volonté ou l'absence de volonté de quelques-uns joue un rôle décisif.

La définition de l'éducation que nous avons proposée montre que la seule façon de définir l'orientation souhaitable de l'éducation est de

définir la culture, d'analyser de façon rigoureusement scientifique la civilisation d'aujourd'hui sous *tous* ses aspects.

L'état de tension actuel relève de causes fort complexes, on s'en doute.

En premier lieu, ou bien la culture *actuelle* n'a pas été bien analysée, les responsables de l'éducation estimant que l'interprétation que leurs prédécesseurs ou qu'eux-mêmes ont donnée d'un état antérieur de la civilisation est encore valable aujourd'hui; ou bien l'analyse de la situation actuelle n'a pas été conduite avec la rigueur scientifique désirable. Et cette absence de rigueur n'a pas que l'incapacité pour explication. Elle dépend aussi de la réaction individuelle des analystes devant les phénomènes qu'ils découvrent. Devant un fait de civilisation, cette réaction va de l'attitude régressiste à l'attitude radicale en passant par les nuances de l'éclectisme, du conservatisme, de l'attentisme, etc. On peut voir le monde tel qu'il est et regretter en même temps qu'il ne soit pas resté comme au siècle passé ou comme au moyen-âge.

Malheureusement pour ceux qui voient toujours le siècle d'or dans le passé, le mouvement scientifique est, lui, irréversible. On ne supprime pas l'exploitation de l'énergie nucléaire ou l'automatisation par un acte de pensée, on ne revient pas de l'économie mondiale à l'économie domaniale sinon par des moyens dont la violence devrait être à tel point inouïe qu'elle entraînerait la suppression d'une large part de l'humanité.

Enfin, les techniciens de l'éducation peuvent très bien se rendre compte de tout ceci, faire des propositions tendant à adapter valablement le système scolaire, mais se heurter au mur d'un pouvoir exécutif qui, à son niveau, adopte une des attitudes réactionnaires que nous venons d'évoquer.

En fait, les responsabilités sont largement partagées entre une opinion publique manquant souvent de maturité — nous reviendrons aux causes de ce phénomène — et un certain nombre de techniciens et d'hommes politiques.

Quoi qu'il en soit, répétons-le, seule une analyse rigoureusement scientifique de notre civilisation peut poser les problèmes sous leur vrai jour; et notre système éducationnel devra être adapté à la lumière des résultats de l'analyse. Les données dont on disposera seront toujours provisoires; elles devront être corrigées dans la mesure où des faits culturels nouveaux apparaîtront et l'enseignement devra ipso facto évoluer aussi continuellement.

Jusqu'à présent, la Belgique a adopté une attitude nettement conservatrice. Ses structures éducationnelles constituent un bel édifice imprégné du rationalisme du passé, et cet édifice n'a d'ailleurs pas varié essentiellement depuis un siècle. Une hiérarchie tout aussi rigide y correspond tant sur le plan du personnel enseignant que sur le plan administratif. Dans le domaine économique, on dirait que, dans le passé, nous avons consenti des investissements importants pour créer une industrie qui a fonctionné fructueusement mais qui, à la suite du progrès technique actuel, ne constitue plus qu'une pièce bientôt bonne pour le musée. Cette pièce fera certes encore l'admiration: le visiteur conviendra qu'elle était remarquable... pour son temps.

Ceux qui connaissent notre enseignement tel qu'il est, — et non tel qu'il se dit souvent — savent qu'il est resté herbartien à de rares exceptions près.

Nous entendons par là que l'enfant reste longtemps considéré (parfois, sinon souvent, jusqu'au seuil de la vie adulte) comme un être qui ne dispose pas de la raison suffisante pour tirer par lui-même des conclusions valables des expériences qu'il fait dans la vie, et que l'enseignant est avant tout considéré comme un intermédiaire — Brameld a dit poliment comme un tapis-convoyeur — entre une vision du monde opérée et interprétée par un petit groupe nanti de l'autorité et l'esprit de l'enfant qu'il faut meubler, modeler, avant de le laisser fonctionner indépendamment.

Il apparaît ainsi que notre système éducatif n'a pas confiance en la maturité de l'enfant et de l'étudiant, que l'on donne et même impose une vision schématique du monde qui ne correspond plus aux réalités de notre civilisation et que, par conséquent, quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, l'élève subit l'éducation : il reste un récepteur, un passif.

Or, l'enfant ressent profondément le divorce qui existe entre le monde éducatif de l'école, entre des attitudes vertueusement conservatrices de certains parents et le monde réel dans lequel il vit en dehors de l'école et aussi de la famille. Ainsi entrent dans la vie adulte des jeunes gens déchirés depuis leur jeune âge (ils fourniront aux psychanalistes une clientèle de plus en plus nombreuse) parce que foncièrement inadaptés au monde qui est le leur. De plus, ils ne seront pas suffisamment armés pour défendre sinon faire progresser les valeurs démocratiques dont notre pays a fait son idéal.

Nous avons indiqué plus haut que les programmes d'études sont fixés à un échelon supérieur et que les maîtres sont en général peu associés à leur élaboration. Au départ, les enseignants sont donc aussi passifs plutôt que co-opératifs.

De plus, que contiennent nos programmes, souvent tellement précis que certains d'entre eux ne sont pas loin de fixer le sujet de chaque leçon en particulier? Souvent, après une introduction qui témoigne de la générosité et du souci de perfection de leurs auteurs, nous trouvons une matière bien ordonnée du simple au composé, tendant, nous l'avons dit, à donner l'image d'un monde théorique et harmonieux.

Mais nous sommes encore bien généreux! Car l'expression « image du monde » que nous venons d'employer peut faire croire que l'on s'efforce avant tout de communiquer une vision du réel, même si l'on se trompe sur l'appréciation de celui-ci. Nos programmes contiennent aussi, et pas en proportion réduite, une série de branches qui, telles qu'elles sont enseignées, ne se justifient qu'au nom d'une gymnastique intellectuelle, d'un profit formel. On prétend encore cultiver en dehors du réel, comme en serre chaude, l'esprit de raisonnement, d'observation, de clarté, etc. Si nous donnons comme exemple l'étude du latin ou des mathématiques telle qu'elle s'opère souvent, on nous accusera immédiatement de bas utilitarisme et on nous mettra au défi de prouver l'inanité de la culture formelle. Il ne nous sert à rien d'engager ici une lon-

gue discussion où nos arguments se heurteraient à des actes de foi. Pour rester sur un terrain plus sûr, nous poserons en principe que l'éducateur se doit, avant tout, de préparer l'enfant à s'intégrer dans le monde d'aujourd'hui ou de demain. L'issue de l'entreprise éducative est d'importance : elle se présente pratiquement en termes de vie ou de mort, au moins morale.

Or, l'expérience journalière nous confirme que nos méthodes et nos conceptions éducatives traditionnelles nous conduisent à un échec humain de plus en plus net. Ne trouvons-nous pas déjà en ce fait des raisons suffisantes pour emprunter des voies nouvelles?

Nos enfants ne peuvent continuer à gaspiller un temps précieux à pratiquer, au nom de la tradition, une gymnastique intellectuelle, négation de l'enseignement fonctionnel, à laquelle on les soumet d'ailleurs par toutes les contraintes (hormis la suppression des châtimets corporels, notre système disciplinaire ne diffère guère de celui du 19^e siècle — et l'on s'étonne qu'il soit souvent inopérant!)

Le rôle passif imposé aux enfants émousse et étouffe gravement leur intelligence, c-à-d. aussi et en même temps leur esprit critique et leur esprit créateur, pendant les années les plus fertiles, celles où les attitudes se fixent le plus profondément. Ainsi, les enfants dont on a voulu faire des être raisonnables ont perdu l'habitude de raisonner au moment où ils entrent dans la vie adulte. Et, dans cette vie adulte, tout un appareil savamment mis au point (presse, TV, organismes de toutes espèces qui se chargent de penser pour nous) vont s'efforcer, pour des raisons fort diverses, d'empêcher l'homme de penser véritablement. On en arrive à ce paradoxe d'une époque où les expressions «esprit critique», «liberté d'esprit» sont sur les lèvres de tous et où, cependant, ces mêmes expressions ne recouvrent aucune réalité profonde : ce sont des étiquettes, des slogans publicitaires. La passivité devant les films les plus dénués de sens ou les émissions radiophoniques sordides, le mauvais usage des loisirs en général sont des symptômes qui ne doivent laisser aucune illusion.

Il est certain que cette illusion de la liberté intellectuelle, au lieu de la liberté elle-même, peut très bien servir les desseins de leaders qui se poseraient en défenseurs des idées démocratiques pour satisfaire l'opinion publique mais entendraient, grâce à des slogans soporifiques, rester autocratiquement les maîtres. L'histoire contemporaine nous montre que ceci n'a rien d'une hypothèse gratuite. Mais nous nous refusons cependant à croire qu'un tel machiavélisme soit aussi un fait belge : il y a encore de la marge entre l'erreur et la duperie!

Quelques efforts louables

On nous accusera peut-être de pessimisme ou de généralisations abusives. Nous pensons que ce n'est pas le cas. Nous n'ignorons pas, par exemple, que le Plan d'Etudes de l'enseignement primaire de 1930, qui vient d'être révisé, constitue une des contributions les plus constructives, les plus dynamiques de notre pédagogie. Mais, plus de vingt ans après sa parution, ce plan est loin d'être adopté partout sans réticences,

pour ne pas dire plus. Et là où il est adopté, il est plus souvent suivi selon la lettre que selon l'esprit. Un plan d'études progressiste est fréquemment appliqué selon l'esprit herbartien et perd ainsi toute valeur. Ceci nous explique en passant que beaucoup de pédagogues qui croient, avec une entière bonne foi, avoir expérimenté les «méthodes nouvelles», sont déçus. Jugeant sur un test faussé au départ, ils condamnent une conception de l'éducation qui recèle actuellement notre espoir le plus valable.

On ne réforme pas un système éducatif avec un plan seul; les esprits surtout doivent changer d'optique et cela ne se fait pas en un jour. Cela se fait d'autant moins que la formation des maîtres continue à s'opérer d'une façon traditionnelle, et la réforme récente de l'enseignement normal primaire porte en soi sa condamnation, étant donné qu'elle ne change rien à l'esprit profond de la formation des instituteurs: elle se borne à amalgamer deux écoles aussi traditionnelles l'une que l'autre (l'ancienne école normale et les «humanités»).

Nous savons aussi qu'au niveau de l'enseignement moyen, il existe des esprits lucides, à tous les échelons mais leurs efforts n'ont pu avoir jusqu'à présent qu'un effet extrêmement limité et par là insuffisant. Car l'enseignement s'adresse à des milliers d'élèves pour chacun desquels on est en droit d'exiger que l'école le forme avec un maximum d'efficacité.

Nous ne parlerons pas ici de certaines micro-expériences où des pédagogues de bonne volonté essaient des procédés nouveaux pour enseigner des choses périmées ou sans valeur éducative.

Quant à l'enseignement universitaire, il échappe à un diagnostic d'ensemble. La souplesse très grande que donne la liberté académique permet à la fois le meilleur et le pire. C'est sans doute sur le plan social et humain que se posent ici les problèmes les plus graves.

Mais il ne sert à rien de nous arrêter avec complaisance à ce procès douloureux de notre enseignement. Nous avons voulu dénoncer, une fois encore, un grand mal. Et nous l'avons fait avec d'autant plus de brutalité que la situation actuelle n'entraîne pas une condamnation ad personam de chacun de nos enseignants. Ils font presque tous leur travail avec conscience et ils n'ont certes pas souhaité de se voir relégués à la fonction d'agents de liaison plutôt que d'être des animateurs et des collaborateurs. Nous n'entendons pas plus condamner sans discernement tous nos administrateurs. Mais les réalités sont là; il faut avoir le courage de les regarder en face et de prendre les mesures qui s'imposent.

Un plan d'action

De même que, sur le plan économique, la Belgique se trouve actuellement dans une situation tragique parce qu'elle a préféré le profit immédiat à une politique d'investissements à long terme qui lui aurait permis de s'adapter à l'évolution, elle n'a pas eu non plus de politique à long terme dans le domaine de l'éducation et se trouve ainsi devant une crise culturelle d'une gravité extrême, sans avoir expérimenté, favorisé la recherche pédagogique et psychologique à grande échelle, sans

avoir fait de chaque enseignant un chercheur selon ses moyens et ses possibilités.

Que nous ne soyons pas le seul pays dans ce cas ne peut guère nous consoler. Les faits sont là: la délinquance juvénile croît, une partie de notre jeunesse est sexuellement obsédée, le nombre des retardés pédagogiques est considérable, les drames caractériels et affectifs sont présents dans chaque classe et, mal traités comme ils le sont généralement, entraînent une diminution formidable du potentiel intellectuel de notre pays. NOUS GASPILLONS DES HOMMES, NOUS ETOUFFONS LE SENS SOCIAL EN BEAUCOUP D'ENFANTS ET NOUS PREPARONS QUANTITE D'INADAPTES.

IL FAUT CONSENTIR IMMEDIATEMENT DES CREDITS IMPORTANTS POUR LE DEVELOPPEMENT DES SCIENCES HUMAINES. LA POLITIQUE DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE N'INTERESSE PAS QUE LA TECHNIQUE; ELLE INTERESSE PLUS ENCORE LES HOMMES EUX-MEMES, C-A-D. L'EDUCATION.

Nous n'avons pas la prétention de définir un programme de recherches complet et nous nous bornerons à signaler quelques aspects qui nous paraissent importants.

Nous devons :

1. Analyser d'une façon aussi poussée que possible notre civilisation actuelle et les états de crise, les distorsions, les conflits qui y ont pris jour tant au niveau de la société considérée dans son ensemble qu'au niveau des individus ;
2. Etudier de façon plus approfondie encore l'interaction de l'individu et de la société ;
3. Expérimenter à tous les échelons, c.-à-d. en ce qui concerne l'enseignement :
 - a. favoriser la recherche dans les instituts universitaires, ce qui suppose la mise en place d'un équipement humain et matériel là où, jusqu'à présent, les moyens déployés sont souvent dérisoires ;
 - b. à ces recherches doivent s'associer non seulement les grands responsables de l'éducation mais la majeure partie des enseignants (les agents les plus dynamiques devraient être encouragés d'une façon autrement tangible que par des notes d'inspection toutes platoniques qui, en fait, laissent le meilleur et le médiocre sur pied d'égalité).
4. Avoir le courage de soumettre à la critique, à l'épreuve scientifique, chaque branche, chaque aspect de notre enseignement. Il ne peut exister de tabous!
5. Etablir une liaison profonde et organique entre les grands moyens de diffusion de la culture. Notre courte expérience de la télévision nous a déjà montré qu'elle peut le meilleur et le pire. Le niveau catastrophique d'une partie de la presse, malheureusement la plus lue, ne peut nous laisser indifférents, etc.

6. Revaloriser véritablement la fonction de l'enseignant. L'école telle que la réclame notre civilisation suppose de la part des maîtres une adaptation continuelle, un esprit créateur tel que les médiocres n'y ont plus de place. La carrière de l'enseignement, surtout primaire, doit cesser d'être un pis-aller pour nos jeunes gens. D'ailleurs, la pénurie de maîtres se fait déjà gravement sentir et les courbes démographiques, la démocratisation de l'enseignement et la prolongation inévitable des études nous annoncent une situation désespérée pour bientôt.
7. Etudier de façon approfondie les moyens de culture de l'adulte et expérimenter largement aussi dans ce domaine ;
8. Sur la base des résultats des expériences auxquelles nous venons de faire allusion :
 - a. réformer complètement la formation des maîtres, formation qui devra être poursuivie pendant toute la carrière ;
 - b. réformer notre appareil scolaire actuel dans sa structure, ses méthodes et son administration.

Certes, répétons-le, nous ne partons pas de zéro. Il se trouve des éducateurs et des administrateurs dynamiques à tous les échelons et certaines réformes sont amorcées. Pour peu que la volonté sincère de progresser se manifeste par des actes (et non par des discours politiques ou académiques qui ne sont que des professions de foi gratuites) et que le pays consente les sacrifices financiers nécessaires, si lourds soient-ils, la Belgique reste capable d'un redressement spectaculaire.

Est-il un Belge qui souhaiterait vivre dans un pays culturellement sous-développé, voir ses enfants déchirés dans une civilisation dont ils auraient perdu la mesure et ainsi exposés à toutes les aventures et à toutes les exploitations ?

Personne ne pourrait dire quelles seront nos conditions de vie dans dix ans, quel sera même notre régime politique. Pas plus qu'un autre, notre pays n'est à l'abri d'une dictature politique ou technocratique. Mais n'oublions pas que si l'éducation est un moyen de perpétuation d'une civilisation donnée, elle peut aussi, si elle s'opère positivement, être un facteur de dynamique culturelle et donc continuer à façonner l'avenir selon un idéal que nous avons choisi librement.

Gilbert DE LANDSHEERE.

Document

*L'instruction des peuples met en danger les gouvernements absolus; leur ignorance, au contraire, met en péril les gouvernements représentatifs.
Dès qu'un peuple connaît ses droits, il n'y a plus qu'un moyen de le gouverner, c'est de l'instruire.*

Emile DE GIRARDIN.